

Danièle Sallenave

Retour au second Empire

Le hasard des programmations télévisuelles nous a offert un samedi à l'heure de midi de quoi nourrir notre préoccupation grandissante pour l'état des mœurs publiques de ce pays. Tandis que Canal + dédiait entièrement son magazine « 24 h » à la sortie de *L'Amant*, à la même heure la première chaîne décrivait l'agonie d'un village situé près de Bourges.

Magazine, « 24 h » : la sortie de *L'Amant*.

Depuis le début tout ce qui entoure ce film écœure : le bruit savamment distillé depuis quelques semaines d'une intrigue érotique entre les deux comédiens ; les publi-reportages offerts par les grands journaux, cette phrase d'un journal du dimanche, « *Ce film nous fait l'amour* » ; tout cela est désagréable, stupide, malsain. Mais bien connu : on l'a déjà vu pour *L'Ours*, *Le Grand Bleu*, ce sont les manières de la pub qui gagnent partout.

Mais, vu par Canal +, le lancement de *L'Amant* donne une impression nettement moins inoffensive : on dirait un épisode d'une série sur le Chicago des années 30. 10 h : arrivée du Patron, Claude Berri, l'air menaçant et défait. 11 h : descente des attachées de presse donnant agressivement du talon dans les couloirs des rédactions auxquelles elles vont demander des comptes. Midi : téléphonage survolté des petits mecs de la distribution, totalisant les entrées comme d'autres le produit d'un racket. 16 h : arrivée en commandos des enquêteurs de la production, venus guetter dans la rue les réactions des spectateurs. Etc.

Le moment le plus impressionnant est probablement celui où, à Gérard Lefort, critique de *Libération*, Claude Berri décide de répondre. Il est filmé à son bureau, jetant quelques mots sur un papier : « *Si jamais votre article nous fait manquer les entrées que le film est en droit d'attendre, je vous attaque. Claude Berri.* » Il a signé rageusement, il se retourne : « *Faxez-moi ça à Libération.* » Quoi ! Saisir la justice contre un journaliste qui dit ce qu'il pense d'un film, et probablement la vérité !

Avant, le contestable héros de ce genre de feuilleton aurait dit : je vous casse la gueule. Aujourd'hui il dit : je vous attaque en justice. Progrès ?

Je passe sur les serviles regards du rédacteur de *Paris-Match*, sur le comportement assez digne du journaliste d'Europe 1, coincé au bar du Plaza, mais défendant son droit à la libre opinion, sur la flagornerie de la Cinq, sur la muflerie de Jean-Jacques Annaud, faussement attristé de tant d'admiration : « *Qu'est-ce que j'y peux, moi, si les gens viennent me voir avec des mains qui tremblent ? J'essaie*

d'être gentil, ça m'embête, mais qu'est-ce que j'y peux ? » Ce qui épouvante, dans cette affaire, ce n'est pas seulement le règne de l'argent, ce n'est pas seulement que le cinéma soit devenu une grande industrie, ce qui épouvante parce que c'est nouveau (comme est nouvelle aussi la manière cynique de l'afficher), c'est le traitement de l'opinion — par la violence, la manipulation, le mépris. Que reste-t-il au cinéma — et du cinéma —, de l'art en général, et de la pensée, et du rêve, et de l'œuvre, si la liberté d'en juger est muselée, maîtrisée, entièrement soumise non plus seulement à des procédures de marketing ou de pub — qui n'attendent pas gravement à l'idée d'une vie démocratique — mais à des procédés de propagande politique, d'intimidation publique ?

Juste après l'éloge de ce film fait à coups de milliards, de ce film qui impressionne ceux qu'il n'a pas achetés rien que par l'énoncé du prix qu'il a coûté, lassée par ce ballet de téléphones, de fax, de R25, de cigares et de rires serviles, je passe à « Reportages ». Et je vois ceci : un village français en train de mourir, des retraités sur un petit chemin devant une église, leurs paroles gauches, leur pauvre souci de l'avenir. Pas d'attachées de presse, pas d'assistants frimeurs, pas de fax ici. Pas de bar du Plaza. Rien. Pas même un train, une gare, un bistrot, une épicerie. — *Il n'y a plus personne ici, Monsieur, plus personne*, dit un homme âgé, en casquette, écharpe à carreaux, lunettes de l'opticien conventionné. — *Mais où sont-ils donc, alors, tous ces gens-là ?* dit le journaliste. — *Au cimetière, Monsieur ! Où voulez-vous qu'ils soient ? Et il n'est venu personne d'autre.*

Une femme reprend, comme dans le chœur antique, s'avançant timide et résolue : — *Il va venir un temps* (elle montre le groupe des maris âgés) *où les hommes ne vont plus pouvoir conduire. Et alors ? Il n'y a pas de train, il n'y a plus qu'un seul car par jour, comment on ira à Bourges, il n'y a plus rien ici.* Un peu de soleil d'hiver dore en dessous les branches glacées. Un dernier témoin vient à la barre, le visage raidi de froid, l'accent rocailleux. Il montre la grande église de briques assez laide, derrière lui. — *Ce qui me fait de la peine*, dit-il, *c'est que nos grands-parents l'ont construite et que nous, on ne peut même pas l'entretenir.*

Que faire, que dire, que penser, tant on a le cœur serré ? Où sont la justice, le sentiment, la considération vraie ? Ces gens-là, qui les voit, qui a pour eux, hormis le temps d'un reportage qu'un autre chassera, un peu d'intérêt véritable ? Personne. Comment rachètera-t-on cette douleur sur laquelle on n'a pas de prise, comment rachètera-t-on ces fins de vie gâchées ?

On ne rachètera rien. Jamais je n'ai vu plus clairement la profonde coupure qui sépare la France en deux. D'un côté, le chœur des vieilles femmes embarrassées, avec leurs accents archaïques, et leurs permanentes trop serrées, et des hommes aux doigts gourds, traînant derrière eux leurs villages morts et leurs vies inutiles, déjà oubliées. Et de l'autre, à l'autre bout de la France, dans une autre France, dans un autre monde, le chœur des barons d'Empire, des féaux, des sbires, des publicistes et des attachées de presse dans leurs châles de cachemire et leurs minijupes : Entre nous, on s'en fout absolument, Monsieur. J'ai mon lancement à faire, mes rentrées à assurer, j'ai tout de même investi pas mal de blé, non ? Et puis, excusez-moi, j'ai le Concorde à 11 h.

La France de 1992, c'est le second Empire retrouvé. La séparation des classes, sinon leur lutte. Le règne sans remords et sans pitié de la Finance, des Affaires, de la Presse se partageant impunément le monde, imposant à tout le reste de la

société les lois froides du calcul égoïste. Tout y est, comme en 1860 : sécheresse de cœur des fausses élites, dureté des profiteurs, lâcheté de leurs valets, arrogance des enrichis. Mépris des gens ordinaires. Immense inconsideration pour le peuple qui, tout autour, et partout, frappé par l'injustice sociale, marqué par la séparation culturelle, manipulé jusque dans ses rêves, attend.

Attends quoi ? Attends jusqu'à quand ? On se le demande.

Mais après tout, pour échapper à la fascination que suscite cette sinistre parade néocoloniale, peut-être suffirait-il de rappeler que l'auteur de *L'Amant* — les deux livres — est aussi l'auteur de *La Vie matérielle*, et du *Coupeur d'eau*. Que dans le pont jeté entre la vérité intime et la douleur des gens de peu, se dit toute l'œuvre de Marguerite Duras, son génie âpre et singulier.